

ESPACE ET MOMENT: A PROPOS DE DEUX OUVRAGES SUR LE MILIEU

B. BOUSQUET

"A présent..."

- Rien d'autre, en effet
qu'à présent.

Roger Munier, L'instant.

Deux livres parus récemment abordent l'étude du milieu à des échelles différentes et évoquent les relations que les sociétés entretiennent avec lui.

Celui de Jean Demangeot, "Les milieux naturels du globe" Paris, Masson ed., est une description et une explication des paysages de la Terre et des enveloppes différentes qui la constituent. Ainsi le milieu où l'homme doit vivre est-il défini. L'idée est expressément formulée dès la première phrase de l'introduction. Cette dernière ensuite passe en revue les différentes définitions et aspects que peuvent prendre ce terme chez les naturalistes et les géographes. Puis la planète est décrite en trois parties. La première est consacrée aux composantes générales du milieu. Elle établit clairement et densément les notions essentielles et la terminologie nécessaire à leur compréhension. Les deux autres passent en revue les différents milieux selon leur degré possible d'anthropisation. L'auteur distingue l'impossible et le possible, les milieux naturels difficiles et les maniables. La Terre est ainsi divisée d'une façon dichotomique. L'objet du livre est cependant de décrire et d'expliquer à travers la diversité des paysages les milieux naturels du globe tels qu'ils sont sans l'homme. Mais leur aptitude à être aménagé, à être le support d'oekoumènes reste la préoccupation de l'auteur comme il le rappelle dans la conclusion.

L'ouvrage est clair, l'illustration utile, les photographies sont très pédagogiquement les images des paysages décrits.

Cet essai, malgré ces qualités et la sûreté de son information laisse insatisfait, car il hésite dans sa démarche entre le vieux et le neuf. le vieux qui fait si magistralement le point sur les acquisitions du siècle, commande le développement de la première partie et celui de la description des milieux. Il est la charpente du livre. Le neuf émerge plus timidement. Il était pourtant attendu à la suite de l'introduction. Mais par la suite il ne s'affirme que dans quelques titres et s'ébauche à nouveau dans la conclusion. Là il appelle à une nouvelle considération du milieu par le géographe. Son étude doit être entreprise par rapport à l'homme et mieux à notre avis, par rapport aux sociétés auxquelles il est fait appel dans les derniers paragraphes de l'ouvrage. En effet n'est ce pas par rapport à cette entité dont il s'agirait de définir les caractéristiques qui ont une influence sur le milieu, qu'il faudrait considérer l'étude du milieu ? Après tout l'arbre n'est pas la forêt !

La même hésitation marque également le livre de René Neboit: "L'homme et l'érosion", Fascicule 17, nouvelle série des publications de la Faculté des Lettres et Science humaines de l'Université de Clermont-Ferrand II. Le problème des relations du milieu et de l'homme est ici le propos même du livre. Après une description des processus et des systèmes morphogéniques et de la place de l'homme au sein de leurs mécanismes, l'auteur développe à travers des exemple régionaux nombreux et neufs la difficile ou l'impossible maîtrise de l'érosion. Il tire ensuite les résultats et fait le bilan du développement de cette morphogenèse commandée par l'homme. Le livre est très riche, clair, précis et dense. La mise au point est précieuse. Elle est utile, permet de comprendre des actualités dramatiques et touche au fond même des préoccupations des géographes. Mais également elle laisse insatisfait. Les sociétés n'y sont pas définies très nettement. La perspective historique abordée à propos de la Méditerranée n'arrive pas à organiser la conclusion de l'ouvrage. Pourtant les véritables dimensions de l'érosion y sont impliquées.

Ces ouvrages sont-ils inutiles ? Non, ils annoncent une rupture sans s'y résoudre. Ils ont le mérite de faire comprendre qu'une étape est désormais franchie dans la réflexion géographique, sur les milieux. Ils nous amènent à penser que désormais toute étude doit rénover notre représentation du monde au point de bouleverser la table des matières des manuels.

La vue classique, celle qui met en perspective et qui raisonne en volume doit être désormais complétée. Il faut lui ajouter une vision sans doute plus plate qui s'appuie sur le concept moderne de l'analyse des surfaces. Elle transcende la rugosité initiale du globe pour s'attacher à l'étude d'une dynamique et de son énergie. On entre dans la physique de la géographie. La télédétection l'apprend et l'appréhende. Le milieu

est aussi ce qui s'expose et peut se réduire à une configuration d'instantanés, reflets d'états énergétiques. Cette vision entraîne une véritable effraction morphologique de l'espace puisque son étude opère sur des trames. La surface n'est plus une limite ou l'enveloppe d'une forme, mais une membrane que de nouvelles technologies apprennent progressivement à étudier. Notre regard change. Le milieu devient une somme d'informations sur ce qui n'est pas apparent. L'observation change et sa formulation. Point et champ sont les nouveaux repères qui permettent de définir les surfaces et leur état. La perception fait place à la réception d'enregistrements. Par eux seulement peut se saisir l'actualité du milieu. N'est-ce pas celui qui intéresse aujourd'hui ? C'est désormais cette dimension nouvelle qui définit le milieu. Il se présente alors comme une suite d'instantanés télévisuels. Cette façon de le définir conduit à reconsidérer les relations des sociétés avec leur environnement. Elles s'y présentent toutes comme en porte-à-faux. On est conduit à repenser la façon d'aménager. Une telle extrémité aboutit à concevoir les oekoumènes actuels comme des procédures inadaptées forcées à un lent réaménagement. Outre la maîtrise du sol et de l'espace, il faut envisager celui du temps, c'est-à-dire le moment. Les images sont à comprendre comme autant d'événements énergétiques. De leurs successions naissent des combinaisons cinétiques qui posent le problème de la limite du milieu et en dernier lieu celui de la place des sociétés. Désormais ces dernières s'y logent moins à la suite de leur maîtrise du sol qu'à leur façon de s'intégrer dans des réseaux d'énergie. Les foudres du temps sont de l'argent. La dégradation des pentes se compte en jours de consommation. L'opacité du milieu se modifie. La place des sociétés s'y transforme. Elles ne sont pas hors du milieu comme l'histoire des oekoumènes le raconte : tout aménagement pour se développer aboutissait à transformer le milieu au point de dire qu'il n'était plus de paysage naturel. Pour l'image du paysage sans doute, mais non pour les combinaisons cinétiques reflet d'énergie. Les sociétés ne sont donc pas sans milieu comme le rappelle tout épisode de calamités. Les sociétés outrepassent les limites objectives qu'elles avaient crû se donner. Il faut le constater : les sociétés font partie du milieu. En rendant les pluies acides, elles entraînent une réversion de ses limites que seule l'image électronique rend apparent. En effet à un premier milieu organisé se substitue un milieu surgi où la signature des sociétés ne se distingue pas à priori de celle du milieu. L'un et l'autre relève d'une mesure pour paraître. Aucune distance ne sépare donc la grande de la petite échelle chez l'un comme chez l'autre. L'image instantanée aboutit à un confinement qui fait perdre à l'espace tout horizon. En outre la persistance des sites est remise en cause. La société est donc impliquée dans cette révision des échelles de l'espace. La télédétection donne ainsi à voir sans les différencier milieu et oekoumène. Les sociétés relèvent de l'énergie du système. Une substitution d'espace s'opère. Son appréhension technique fait passer de la macro à la micro-physique du monde.

Références bibliographiques.

Jean Demangeot, Les milieux "naturels" du globe, 1984, Paris, Masson Ed., Collection Géographie, Index, 80 fig., 41 photos.

René Neboit, L'homme et l'érosion, 1983, Pub. Fac. Lettres de Clermont II, Nlle Série, Fascicule 17, Biblio., 23 fig., 12 tbx, VI pl. H.T.